





*À mon père.*

*Tu aimais les hommes qui se battent pour leurs idées, les ouvriers qui refusent de courber l'échine. Lorsque tu as ouvert Les Pavés de la Révolte, tu y as retrouvé tout cela.*

*Tu n'as pas pu en lire la fin.*

*Alors cette nouvelle enquête de Léon Garnier t'est dédiée.*



*« La vérité est en marche, et rien ne l'arrêtera. »*

Émile Zola.

## DU MÊME AUTEUR

### **Ouvrages pratiques :**

VRP, un statut d'ordre public

Le guide pratique pour les élus et mandatés du CSE

Le guide pour agir face à un licenciement

---

### **Essais historiques :**

Les origines de la Bourse du Travail de Paris

---

### **Roman :**

Les Pavés de la Révolte

# Des ombres sur la tour Eiffel

Hervé Delattre



ÉDITIONS  
OMBRES & LUMIÈRES

Auteur : Hervé Delattre

Dessin de la couverture : Des ombres sur la tour Eiffel Hervé Delattre

ISBN : 9789403811192

© Delattre Hervé

# Préface

**Paris, août 1888.**

Avant que les premiers fiacres ne claquent leurs sabots sur les pavés, avant que la vapeur des bateaux-omnibus ne s'élève au-dessus de la Seine, un autre son, plus discret, réveille Paris : trois coups fermes frappés à une porte. C'est l'heure des réveilleurs, armés de canne ou de bâton pour pouvoir frapper aux fenêtres si nécessaire.

Dans les immeubles haussmanniens, ils gravissent les escaliers à pas lourds. À chaque palier, un nom sur une plaque émaillée, une mémoire d'habitudes : qui ouvre vite, qui tarde, qui grogne. On les paie à la semaine ou au mois pour cette mission simple et essentielle : tirer du sommeil l'ouvrier qui prend son service à l'aube, la blanchisseuse qui doit allumer ses cuves, ou le cocher qui rejoindra son attelage avant le lever du jour.

Un coup sec pour les lève-tôt, deux pour les plus endormis, trois pour ceux qui feignent de ne pas entendre. Ils frappent, attendent un bruit de pas ou un verrou qu'on tire, puis redescendent vers la rue encore déserte. Dans la lumière jaune du gaz, leurs silhouettes croisent celles d'un balayeur qui racle le caniveau ou d'un gardien de nuit qui, paupières lourdes, rentre chez lui.

Dehors, l'air sent encore la pierre humide et le bois mouillé. La ville bâille, mais déjà des bruits plus lourds se rapprochent.

Les omnibus vert sombre de la Compagnie Générale des Omnibus (CGO) partent des gares et des grandes places, se croisent dans un ballet obstiné. À l'intérieur, quatorze passagers sur deux banquettes de velours usé ; à l'impériale, seize sièges

découverts où l'on brave le vent et la pluie pour la moitié du prix. Trente centimes en bas, quinze en haut : c'est la règle.

Sous les traits, deux chevaux robustes, parfois trois sur les lignes les plus lourdes, tirent près de quatre tonnes en charge. Leur souffle se mêle au tintement des grelots et au grincement des essieux. Aux relais, devant les grandes portes cochères, des garçons d'écurie trottent, défont les traits, attachent un attelage frais, en trois minutes à peine. Dans les dépôts, plus de six mille chevaux attendent leur tour, nourris d'avoine et de foin, pansés, ferrés, bichonnés par des mains expertes.

Les tramways hippomobiles tirés également par des chevaux, sont posés sur leurs rails encastrés. Plus doux que l'omnibus, ils grincent aux virages mais roulent avec une régularité rassurante. Les compagnies Nord et Sud desservent La Villette, Saint-Denis, Montrouge, Gentilly... On paie quinze à trente centimes selon la distance, parfois moins pour un court trajet.

Sur la Seine, les bateaux-omnibus glissent d'un embarcadère à l'autre. Du Pont de l'Alma à l'Hôtel de Ville, vingt centimes suffisent pour une demi-heure de voyage, bercé par le clapotis de l'eau et le souffle régulier de la machine à vapeur. Les bancs sont de bois, mais la vue sur les ponts, les façades et les bouquinistes est un luxe qui ne se monnaie pas.

Mais cet été-là, un autre spectacle occupe les conversations et remplit les colonnes des journaux : le chantier de l'Exposition universelle de 1889. L'événement doit marquer le centenaire de la Révolution française, et la Troisième République compte bien l'utiliser pour restaurer son prestige, ébranlé par une décennie de crises : krach boursier de l'Union Générale en 1882, agitation ouvrière, scandales politiques, tensions diplomatiques.

Pour le gouvernement, c'est une démonstration de force : montrer au monde que la France demeure à la pointe du progrès, capable de marier industrie, arts et sciences. Pour les ouvriers, c'est aussi du travail : sur les chantiers du Champ-de-

Mars et des Invalides, on embauche à tour de bras charpentiers, riveteurs, maçons, peintres, sculpteurs.

Et au centre de ce vaste théâtre, une silhouette métallique monte chaque semaine un peu plus haut : la tour Eiffel. On l'appelle encore "tour de 300 mètres". En août 1888, le deuxième étage est achevé, et déjà, sa dentelle de fer puddlé domine les toits. Les Parisiens s'arrêtent sur le quai d'Orsay ou au Trocadéro pour la regarder pousser. Certains admirent l'audace, d'autres grimacent, jugeant la structure laide ou effrayante.

La presse technique s'extasie : "un jalon dans l'histoire de l'ingénierie". Mais les caricaturistes s'en donnent à cœur joie. Les artistes, eux, se divisent : Maupassant, Gounod et Garnier ont signé une pétition contre cette "monstruosité" qui défigure la capitale. Les politiques oscillent entre fierté nationale et crainte d'un gouffre financier. Les scientifiques y voient un laboratoire : station météo, essais de télégraphie sans fil, expériences aériennes.

Du matin au soir, on entend sur le Champ-de-Mars le martèlement sec des rivets, le crissement des treuils, les appels des contremaîtres. Les ouvriers, minuscules silhouettes à cinquante mètres du sol, s'affairent dans le vent, suspendus aux poutrelles comme des insectes sur une toile de fer.

En 1888, l'argent n'avait pas le même poids qu'aujourd'hui. Cinq francs, qui semblent à présent une menue monnaie, représentaient alors un jour entier de sueur, parfois deux. C'était le salaire quotidien d'un terrassier, d'un ouvrier des faubourgs, ou d'un mineur descendu dans la poussière noire du puits. Cinq francs, c'était un billet qu'on ne sortait pas à la légère. Il pouvait décider d'un repas, d'un poêle rallumé ou d'une dette repoussée.

À Paris, le kilo de pain coûtait quarante centimes. Pour un franc, on achetait assez de miches pour nourrir toute une maisonnée.

Avec cinq francs en poche, un père pouvait rapporter dix kilos de pain, un peu de charbon et quelques légumes du marché. Mais il lui fallait encore penser au loyer : dans les quartiers populaires, une chambre étroite coûtait une vingtaine de francs par mois, tandis que dans les corons du Nord, les compagnies minières retenaient cinq ou six francs pour loger une famille entière dans une maison de briques.

Dans les ateliers de soierie, les femmes gagnaient à peine deux francs par jour ; les enfants, envoyés trop tôt au travail, parfois moins encore. Chaque pièce sonnait comme une victoire sur la faim, chaque sou arraché à la fatigue portait le poids d'un avenir incertain.

Et pourtant, à quelques rues de là, les salons bourgeois bruissaient du cliquetis des verres de cristal et du parfum des robes de soie. Là, cinq francs n'étaient rien de plus qu'un pourboire laissé à un cocher, une pièce abandonnée sur le marbre d'un comptoir. Les barons d'industrie, enrichis par le fer et la houille, discutaient millions et concessions tandis que leurs ouvriers comptaient chaque sou. Dans les cercles de la haute société, on spéculait sur les terrains de Grenelle ou sur les actions du canal de Panama, avec des sommes qui équivalaient à plusieurs vies de travail d'un terrassier.

C'est ce contraste qu'il faut garder en mémoire. Quand, dans les pages qui suivent, un personnage parle de « cinq francs », n'entendez pas seulement une monnaie courante. Voyez-y le fruit d'un jour de sueur, l'équivalent d'un panier entier de provisions. Voyez-y surtout la mesure d'un monde divisé, où l'ascension de la tour Eiffel symbolisait à la fois l'audace d'une nation et l'abîme qui séparait ceux qui la contemplaient des salons dorés de l'avenue de l'Opéra et ceux qui la bâtissaient à coups de marteaux rivés.

Après Les Pavés de la Révolte, retrouvez Émile Durand, Léon Garnier, Ernest Lemanceau, inspecteur principal à la Sûreté,

ainsi que Louise Durand et Richard Rapace, dans une nouvelle aventure palpitante où l'histoire, le crime et la justice se mêlent. Une enquête vertigineuse qui, des rues de Paris aux salons du pouvoir, mènera nos protagonistes jusqu'au cœur battant du chantier monumental de la tour Eiffel.

### **La Sûreté, 1888**

Paris, à la fin des années 1880, vibrait au rythme du progrès. Les boulevards flamboyaient le soir sous les becs de gaz ; les fiacres encombraient les places ; les cafés regorgeaient de journaux, de fumée et de débats. Dans les ateliers, dans les usines, dans les chantiers qui poussaient comme des forêts de pierre et de fer, l'avenir semblait à portée de main. La tour d'Eiffel s'élançait vers le ciel, le Palais des Machines grandissait sur le Champ-de-Mars : la capitale voulait prouver au monde qu'elle était le cœur battant du siècle.

Mais derrière ces façades illuminées, derrière ces vitrines où l'on exposait les merveilles du génie industriel, Paris conservait son autre visage : celui des ombres, des ruelles, des bas-fonds où la misère côtoyait le crime. Les pickpockets fourmillaient dans les Halles, les roulottiers dévalisaient les voitures à la nuit tombée, les escrocs inventaient de nouvelles fraudes à chaque coin de rue, et les anarchistes, déjà, rêvaient de bombes et de poudre pour abattre l'ordre établi.

Pour contenir ce monde bruissant de passions et de menaces, il existait un lieu unique, austère, que les Parisiens connaissaient de nom comme on connaît celui d'un tribunal ou d'une prison : le 36, quai des Orfèvres.

Dans cette bâtisse sombre de l'île de la Cité, collée au Palais de Justice et à deux pas de la Conciergerie, se concentrait la Sûreté, ce service mystérieux qui traquait le crime. On n'y entrait pas comme dans un bureau ordinaire. On y pénétrait comme dans un ventre obscur où chaque couloir exhalait une odeur de tabac

froid, de papier humide, de cuir fatigué. Les marches de pierre y résonnaient sous les bottes des agents, usées par des générations de policiers et de malfaiteurs escortés. Les plantons, moustaches raides, surveillaient les portes comme des sentinelles de caserne. Dans les salles encombrées de cartes et de dossiers, des silhouettes penchées sur des registres maniaient la plume comme d'autres le sabre : chaque trait d'encre pouvait être une arrestation, chaque signature une condamnation.

À la tête de ce monde souterrain, en 1888, se tenait un homme dont le nom allait devenir presque légendaire : Henri-Joseph Goron, chef de la Sûreté. Petit, trapu, roux, la barbe taillée court, l'œil gris et changeant, il n'avait rien d'un héros de roman-feuilleton. Mais son regard, aigu, perçant, savait débusquer le mensonge dans une parole hésitante. On disait de lui qu'il pouvait deviner un voleur à sa démarche, qu'il reconnaissait un escroc à son parfum. Sa taille modeste cachait une autorité inflexible. Son humour sec, mordant, ne diminuait en rien le sérieux avec lequel il dirigeait son service.

Goron décrivait la Sûreté comme une machine. Une ruche, disait-il, où chaque abeille avait sa fonction, où chaque bourdonnement contribuait à l'ordre d'ensemble.

Il y avait d'abord la section de la voie publique, la plus visible, la plus nombreuse. Ces agents en civil, dispersés dans Paris, flairaient les voleurs comme des chiens de chasse. Ils hantaient les grands magasins, les Champs-Élysées, les champs de courses, et jusqu'aux parvis des églises, car même les troncs des saints n'étaient pas à l'abri. En 1888, cette section arrêtait près de deux mille cinq cents malfaiteurs par an, chiffre colossal qui témoignait de l'ampleur de la délinquance.

Il y avait ensuite la section du Mont-de-Piété, chargée de traquer l'objet volé jusque dans l'échoppe officielle où l'on

gageait les bijoux et les souvenirs. Ici, il fallait un œil de lynx pour reconnaître dans une bague ternie le bijou d'une veuve cambriolée, ou dans une montre à gousset le trophée d'un roulottier.

La section des réquisitoires, plus administrative, exécutait les jugements de police, les contraintes par corps, les ordres spéciaux du procureur. Ses agents devenaient percepteurs malgré eux, allant quêter dix ou quinze francs par mois chez des condamnés chroniques, parfois jusque dans les rédactions. Sans les amnisties, écrivait Goron, certains journalistes transmettraient leurs amendes jusqu'à la troisième génération. La section des notes et mandats traquait les déserteurs, les condamnés en fuite, les fugitifs réclamés par les parquets de province. C'était aussi elle qui exécutait les demandes d'extradition envoyées par les gouvernements étrangers. Chaque dossier pouvait ouvrir sur une affaire internationale, chaque nom sur une disparition familiale.

Il y avait encore la brigade des mœurs, dont Goron avouait qu'elle ne l'avait jamais passionné, mais où la besogne ne manquait pas, tant les frontières entre vice et loi étaient fragiles. La permanence, elle, servait de garde avancée. Jour et nuit, ses agents accueillaient les missions imprévues, escortaient des centaines de conscrits jusqu'au Palais de l'Industrie lors du Conseil de révision, conduisaient les étrangers expulsés jusqu'à leur légation, ou protégeaient, parfois, le mariage d'un banquier craignant les éclats d'une ancienne maîtresse.

Et puis, au sommet, se trouvait la brigade spéciale, dite « du chef », véritable bras armé de la Sûreté. C'est elle qui se mettait en marche quand un grand crime éclatait et que le coupable restait inconnu. Elle pourchassait les faux-monnayeurs, les escrocs célèbres, les voleurs de marque. Des noms circulaient comme ceux de Rossignol, Bourrelet, Barbaste : des limiers redoutés, envoyés sur les affaires les plus dangereuses.

Chaque jour, près de trois cents rapports arrivaient sur le bureau de Goron. Trois cents décisions à prendre, trois cents histoires à lire, trois cents crimes à comprendre. Avec des effectifs dérisoires, la Sûreté réussissait l'exploit d'arrêter une multitude de criminels, mais elle échouait parfois. « Il ne faut pas trop nous en vouloir, écrivait Goron, si parfois un assassin échappe. »

À ce travail colossal s'ajoutait une tâche plus subtile : dialoguer avec la presse. Beaucoup de magistrats voulaient tenir les journalistes à distance. Goron, lui, savait qu'il valait mieux les avoir près de soi que contre soi. « Un chef de la Sûreté doit donner des renseignements à la presse, disait-il. Le silence ne sert à rien : si je me tais, d'autres parleront à ma place. »

Ainsi, la Sûreté se trouvait au carrefour de deux mondes : celui des criminels qu'elle traquait, et celui de l'opinion qu'elle devait rassurer. Entre les voleurs de bijoux et les rédacteurs de journaux, entre les anarchistes et les chroniqueurs, elle tenait son rôle : préserver la sécurité sans perdre la confiance du public.

C'est dans ce décor, entre fumée de tabac, piles de dossiers et murmures de la Seine, que s'ouvre le récit que vous allez lire. Des ombres sur la Tour Eiffel n'est pas seulement une fiction. C'est l'écho d'une époque où chaque poutrelle de fer, chaque câble tendu sur le Champ-de-Mars, pouvait devenir le théâtre d'une intrigue. À travers les pas d'Émile Durand, journaliste, de Léon Garnier, détective privé, et de l'inspecteur Lemanceau, vous croiserez aussi l'ombre de Goron et de ses brigades, cette ruche obstinée qui faisait tenir Paris debout au bord du chaos.

Si, dans le présent roman, plusieurs explosions frappent Paris à l'été 1888, touchant notamment des bureaux de placement liés aux grands chantiers de l'Exposition universelle, il ne s'agit pas

d'une pure invention. Ces événements s'inspirent d'une série réelle d'attentats qui marquèrent la capitale à la fin de la décennie.

Dès août 1888, une vague d'explosions vise successivement plusieurs bureaux de placement privés, institutions très critiquées pour leur rôle d'intermédiaires exploitant la misère ouvrière. Ces bureaux faisaient payer aux travailleurs des commissions sur chaque embauche, prélevant sur des salaires déjà misérables. Les anarchistes, qui dénonçaient cette « traite légale du travail », les considéraient comme des symboles de l'injustice sociale.

Le 24 août 1888, une première bombe éclate au 7, rue Chénier, sans faire de victimes.

Le 7 octobre, le même bureau est de nouveau visé : l'explosion souffle les vitres de la rue, sans détruire l'immeuble.

Le 7 novembre, deux nouveaux attentats frappent des bureaux de placement de garçons limonadiers, rue Française et rue Boucher. Un policier est blessé par les éclats.

Enfin, entre novembre 1888 et juin 1889, d'autres attaques visent des commissariats parisiens (Chaussée d'Antin, rue de la Perle, rue de la Cerisaie), souvent sans dégâts notables.

Ces actions, menées à la dynamite ou à l'aide de « pétards » artisanaux, furent attribuées à des groupes anarchistes proches de Jean Grave et de son journal, La Révolte. L'un des activistes les plus cités fut un certain Souday, rapidement disparu du mouvement. Aucun coupable ne fut jamais officiellement arrêté, mais la police parla d'une « campagne coordonnée », visant à terroriser les patrons et les intermédiaires du travail.

Le retentissement de ces attentats fut considérable : ils accrurent la peur du mouvement anarchiste et hâtèrent la mise sous contrôle administratif des bureaux de placement, dont plusieurs furent fermés dès 1889.

Dans le roman, ces faits réels servent de toile de fond à une intrigue policière fictive où la violence sociale, la peur et la politique se mêlent à l'ombre du grand chantier de la tour Eiffel. Les explosions décrites n'ont pas eu lieu telles quelles, mais elles reprennent la tension d'une époque où la dynamite semblait prête à éclater sous chaque pavé de Paris.

Dans le premier tome de *Les Pavés de la Révolte*, j'ai fait le choix d'un récit qui avance à un pas qui pourra sembler lent à certains lecteurs. Ce choix n'était ni un hasard, ni une concession à la nostalgie, encore moins une faiblesse de narration. Il était, et demeure ici, un parti pris.

Plusieurs lecteurs m'ont confié avoir ressenti la poussière des chantiers, la chaleur des pavés, la fatigue des corps et la lente montée de la colère. Ils ont aussi perçu que l'action s'installait dans la durée. Cette lenteur n'était pas une retenue : elle était la condition même de la vérité du récit.

En 1888, le temps ne s'écoulait pas comme aujourd'hui. Les hommes marchaient davantage qu'ils ne couraient. Les nouvelles circulaient à voix basse, de bouche à oreille, par les journaux du matin ou les conversations du soir. Les décisions se prenaient lentement, parfois douloureusement, au fil des jours, des réunions, des silences. On ne vivait pas dans l'instant, mais dans la durée.

Raconter cette époque avec le rythme effréné de notre siècle aurait été une trahison. La grève des terrassiers, les réunions syndicales, les discussions dans les cafés, les marches dans Paris, les attentes interminables devant les chantiers ou les commissariats : tout cela exigeait du temps. C'est dans cette lenteur que naissaient la colère, la solidarité, l'engagement — et parfois la violence. Le mouvement ouvrier ne s'est pas construit dans la fulgurance, mais dans l'accumulation. Accumulation de

fatigue, de poussière, d'injustices, de paroles échangées. Il fallait laisser ces couches se superposer pour que le lecteur puisse les ressentir, non les survoler.

Ce second tome s'inscrit dans cette même respiration.

Le rythme reste celui des hommes et des femmes de 1888, non celui de nos vies pressées. Il permet de redonner une place aux sens : l'odeur des rues, le bruit sourd des chantiers, le poids du silence dans une pièce enfumée. Il ne s'agit pas seulement de raconter des faits, mais de faire éprouver une époque.

Si ce récit prend son temps, c'est parce que ses personnages en avaient. Et parce que certaines vérités — sociales, humaines, politiques — ne se révèlent qu'à ceux qui acceptent de ralentir.

Enfin, je souhaite apporter une explication utile. À l'hiver 1887, la Troisième République est ébranlée par ce que la presse appellera bientôt l'affaire des décorations, ou affaire des rubans. Elle met en cause Daniel Wilson, député et gendre du président de la République Jules Grévy, accusé d'avoir organisé un trafic d'influence autour de l'attribution de la Légion d'honneur. Par l'intermédiaire de salons mondains, des décorations auraient été monnayées, sans que ces pratiques, moralement condamnables, ne furent alors clairement tombées sous le coup de la loi.

Le scandale éclate publiquement à l'automne 1887. Malgré les tentatives d'étouffement, l'affaire provoque une crise politique majeure : démission du gouvernement, grève des ministres, et, finalement, démission du chef de l'État le 2 décembre 1887. Jules Grévy, président depuis 1879, quitte l'Élysée couvert d'opprobre, bien qu'aucune condamnation judiciaire ne soit prononcée contre son gendre, ultérieurement acquitté.

Avocat de formation, républicain modéré, Jules Grévy incarnait une conception austère et parlementaire de la République.

Opposé à un pouvoir présidentiel fort, il avait contribué à réduire la fonction à un rôle essentiellement représentatif, ce que l'on appellera la « Constitution Grévy ». Ironie de l'histoire, c'est précisément cette présidence discrète, presque effacée, qui sera emportée par un scandale mêlant mondanités, argent et décorations.

L'affaire laisse une trace profonde dans la vie politique française : elle conduit notamment à l'instauration du délit de trafic d'influence, marquant une étape importante dans la moralisation de la vie publique. Elle contribue aussi à installer dans l'opinion, une défiance durable envers les élites et les coulisses du pouvoir.

C'est dans ce climat de désenchantement républicain, quelques mois après la chute de Grévy et l'élection de Sadi Carnot à la présidence, que se situe l'action du présent roman. Paris se prépare alors à l'Exposition universelle de 1889, tandis que les grandes mises en scène du progrès côtoient, dans l'ombre, la peur, les rumeurs et les violences.

*Hervé Delattre, Maisons-Laffitte le 2 février 2026*

# Chapitre 1

## Mardi 7 août 1888

Ce matin-là, l'air de Paris était chargé d'odeurs de fleurs, lourdes et sucrées, presque entêtantes, comme si la ville toute entière s'était parfumée pour mieux dissimuler la sueur et la poussière. Dans l'obscurité moite précédant l'aube, la chaleur nocturne collait encore aux murs et aux corps, et chaque respiration semblait absorber un peu de ce sommeil lourd dans lequel la ville était plongée. Depuis nos fenêtres du 10 boulevard de Denain, on devinait la gare du Nord avant même de l'entendre. Notre appartement ne parvenait plus à garder la fraîcheur malgré les volets entrebâillés. Depuis un mois, la canicule rendait Paris irrespirable, et même la nuit n'apportait plus de répit. Les pierres, gorgées de chaleur, la restituaient comme une fournaise invisible. Il était un peu plus de quatre heures du matin quand trois coups secs résonnèrent contre la porte d'entrée. Je sursautai. Louise ouvrit les yeux et sembla revenir d'un rêve où, sans doute, la température était plus clémente.

— C'est lui, dis-je.

Je me levai, enfilai ma veste, et ouvris la porte d'entrée. Sur le palier, un homme grand, au manteau râpé, me salua d'un signe de tête. Il tenait une fine baguette de bois.

— Monsieur Durand ? Premier omnibus dans quinze minutes.

— Merci, camarade.

Il redescendit l'escalier sans un bruit, comme une ombre revenue à sa nuit. Louise m'avait rejoint :

— C'est un réveilleur ?

— Oui. Garnier m’a dit que certains ouvriers font appel à lui. Il monte dans les immeubles avant l’aube et frappe aux portes. Elle sourit, encore à moitié endormie.

— J’ai lu que dans certains quartiers de Londres, on envoie des pois secs sur les vitres avec une sarbacane.

— À Paris, on monte les escaliers. C’est moins original... mais tout aussi efficace.

Louise, fidèle à ses habitudes, avait dressé la petite table près de la fenêtre ouverte. Un linge brodé s’étalait dessus. Deux tasses fumantes attendaient que nous y trempions notre fatigue. Elle ne parlait pas beaucoup ce matin-là, sinon pour constater que le linge ne mettait plus qu’une demi-heure à sécher. C’était une preuve supplémentaire que la chaleur ne venait pas seulement du ciel mais des murs, des pierres, des rues elles-mêmes.

J’avais devant moi Le Petit Parisien, crayon en main, entouré de coupures et de notes entassées comme les débris d’une bataille. La grève des terrassiers, que j’avais suivie presque jour par jour, pendant le mois de juillet, était encore palpable, son souffle n’avait pas quitté les colonnes des journaux. Ce matin, toutes les feuilles évoquaient les obsèques d’Éloi Bouvier, célébrées la veille au Père-Lachaise. Une foule digne et silencieuse avait accompagné ce camarade droit et ferme jusqu’à sa dernière demeure.

Je reposai le journal et observai les platanes du boulevard, figés sous les lampadaires. Depuis samedi, un nom hantait mes pensées : Eiffel.

Louise et moi étions chez Garnier lorsque Gustave Eiffel était venu frapper à sa porte. L’ingénieur avait parlé d’un échafaudage écroulé sur le chantier de sa tour, de blessés, d’un mort. Mais surtout, il avait évoqué un geste volontaire, un sabotage. Garnier n’avait pas hésité. Il avait accepté d’enquêter pour le compte d’Eiffel, persuadé que l’on en voulait à cette construction que beaucoup jugeaient trop moderne, trop

audacieuse, trop haute. Et il y avait de quoi : bien avant le premier coup de pioche, une pétition avait circulé, signée par trois cents artistes et écrivains, dénonçant cette « gigantesque cheminée d'usine » qui viendrait défigurer Paris. On y retrouvait Maupassant, Huysmans, Sarcey, et tant d'autres qui faisaient profession de goût et ne pouvaient souffrir qu'on écorche, selon eux, le profil harmonieux de la capitale. Certains allaient jusqu'à dire que cette tour serait l'affront le plus grave jamais infligé à l'œil parisien. Quant à moi, mon rédacteur en chef, Richard Rapace, m'avait confié un article sur les avancées des chantiers de l'Exposition universelle. Une commande de routine, du moins en apparence.

Une troisième tasse vide attendait sur la table. Elle était destinée à Léon Garnier, à qui j'avais donné rendez-vous à quatre heures et demie pour nous rendre ensemble sur le chantier de la tour. Eiffel nous attendait, nous allions voir de plus près cet accident... ou ce crime.

On frappa à la porte, quelques coups secs me tirant de mes pensées.

— Garnier, dis-je en ouvrant. Vous voilà ponctuel.

Le détective entra sans cérémonie, salua Louise d'un geste bref, retira son chapeau et s'assit sur une chaise de la cuisine. Louise déposa devant lui la tasse fumante.

— L'affaire de ce crime ou sabotage à la tour de trois cents mètres, vous paraît sérieuse ? demanda-t-elle doucement.

— Assez pour qu'Eiffel vienne en personne un samedi soir, répondit Garnier. Il y a des hommes puissants qui détestent sa tour. Des artistes, des mécènes, des intellectuels. Et peut-être d'autres encore. L'un d'eux a peut-être déjà commencé à frapper. Il faut comprendre pourquoi... ou bien vérifier s'il ne s'agit pas simplement d'un accident. Mais je n'y crois pas, je veux dire à l'accident, je n'y crois pas...

Nous finîmes notre café en silence. Le jour pointait à peine, j'embrassai Louise, qui me sourit doucement. Le fiacre que Garnier avait pris quelques minutes plus tôt pour se rendre chez nous nous attendait en bas.

— Avenue de Suffren, entrée numéro 7 du chantier des travaux de l'exposition, précisa Garnier au cocher.

Nous descendîmes lentement le boulevard de Magenta puis franchîmes la Seine dans un silence morne, ponctué seulement par les sabots du cheval sur les pavés humides de rosée. Paris, à cette heure-là, était une ville de l'ombre. Les façades dormaient encore, volets clos, balcons vides. Quelques silhouettes de balayeurs tiraient leur chariot de fer. L'un d'eux leva les yeux vers la masse grandissante de la tour Eiffel, dont les jambes de fer et le deuxième étage s'élevaient désormais au-dessus des toits du VII<sup>e</sup> arrondissement.

— C'est une bête, dit Garnier. Une bête de fer, les pattes bien plantées dans le ventre de la ville.

Je suivis son regard. La structure en construction semblait s'élaner hors du sol comme un défi lancé aux cieux. Les poutrelles brillaient sous la lumière naissante. Quelques ouvriers, minuscules points sombres dans cette ossature immense, montaient déjà à l'étage par des escaliers temporaires. Le vent faisait vibrer les bâches suspendues aux échafaudages. Un léger sifflement métallique nous parvenait, régulier, comme un souffle. Nous descendîmes du fiacre devant les grandes grilles du chantier. L'air sentait le bitume tiède, les machines à vapeur et ce quelque chose de métallique qui n'était ni rouille ni graisse mais l'odeur même du progrès. Le chantier de la tour Eiffel semblait encore assoupi dans ses échafaudages noirs malgré les quelques ouvriers qui tournaient autour de la palissade comme des fantômes levés trop tôt.

Nous contournâmes une baraque en planches et pénétrâmes dans une cour intérieure flanquée d'un bâtiment administratif

en pierre claire, plus modeste que je ne l'imaginai pour une entreprise aussi colossale. Un jeune homme en bras de chemise nous ouvrit.

— Monsieur Eiffel vous attend.

Nous fûmes conduits dans un petit bureau sobrement meublé, une grande carte de Paris clouée au mur, et un modèle réduit en cuivre de la Tour trônant sur un buffet. Gustave Eiffel nous reçut debout, les mains derrière le dos, devant une fenêtre entrouverte. Sa barbe noire accentuait la sévérité de son regard.

— Messieurs, merci d'être venus si tôt. Samedi dernier, à dix heures du matin, un échafaudage s'est effondré sur le pilier ouest. Un homme est mort sur le coup. François Laborde. Trente-sept ans. Il travaillait pour moi depuis les ponts de Porto. Un excellent ouvrier. S'il y avait eu plus d'hommes en hauteur, cela aurait été un massacre. J'ai attendu les premiers rapports techniques, je ne voulais pas céder à l'émotion. Mais à la lecture de certaines observations... j'ai changé d'avis. Le câble principal a été sectionné. Pas rompu. Sectionné. Et avec méthode. Voilà pourquoi je me suis permis de faire appel à vous. J'ai confiance dans la police, mais vous êtes libre, rapide... et discret.

Garnier hocha la tête.

— Avez-vous d'autres incidents à signaler ?

— Oui. Trois, précisément. Un boulon manquant sur un hauban porteur. Une clé de serrage retrouvée déformée. Et un plan technique disparu. Depuis deux semaines, l'accumulation me semble... orchestrée. Et maintenant, il y a un mort.

Garnier croisa les bras.

— Et personne n'a rien vu ?

— Rien. C'est le contremaître Lécailler qui a donné l'alerte. Il est arrivé dans les toutes premières minutes. C'est peut-être un accident, mais avec ceux que cette tour dérange, il faut

s'attendre à tout. Je commence à croire que certains sont prêts à tout.

Garnier esquissa un sourire discret.

— Peut-on visiter le chantier ?

— Bien sûr. Je vais vous remettre deux badges temporaires. Soyez prudents, nous montons haut, très haut.

Eiffel enfila un veston sombre et nous précéda vers la porte. Nous le suivîmes dans un couloir étroit qui sentait la sciure fraîche et l'huile chaude. Dehors, le soleil commençait à lécher les poutrelles de fer, révélant les reflets bleutés que la nuit avait masqués. Le bruit des marteaux commençait à monter en saccades, interrompu par le grincement prolongé d'un palan. Garnier avançait d'un pas mesuré, ses yeux courant sur chaque détail, comme s'il s'imprégnait des lieux avant de formuler la moindre question. Nous passâmes sous une première arche, aussi massive qu'une porte de cathédrale, puis sous l'enchevêtrement de poutrelles, de câbles et d'échelles. Chaque pièce portait un numéro gravé, chaque rivet semblait avoir trouvé sa place dans une chorégraphie invisible.

— Voyez-vous, dit Eiffel en s'arrêtant, ici le pilier ouest repose sur quatre massifs de fondation. Les blocs de maçonnerie plongent à plus de onze mètres dans le sol. C'est cette assise qui garantit la stabilité.

Il posa la main sur un pilier comme un homme qui caresse l'épaule d'un vieil ami.

— Mais une tour, ajouta-t-il en me regardant brièvement, c'est comme un corps. On peut la frapper au cœur... ou l'attaquer par ses articulations.

Nous traversâmes une zone où des charpentiers métalliques, en chemise et gilet, maniaient de lourdes clés anglaises. L'un d'eux, un grand gaillard au visage rougi par le soleil, nous

dévisagea longuement avant de reprendre son travail. Un autre, mince et nerveux, marmonna en ajustant un boulon.

— Ils vous observent, souffla Garnier à mi-voix.

— Je le sais, répondit Eiffel sans tourner la tête. Ici, tout se devine avant même de s'annoncer, mais rien ne s'avoue à voix haute. La sécurité reste ma première préoccupation... et pourtant, déjà plusieurs incidents et un accident mortel. Si je veux encore recruter des bras, il me faut prouver que je suis capable de protéger les hommes.

Nous arrivâmes au pied d'un escalier métallique qui serpentait à travers la charpente, comme un ruban d'acier accroché aux poutrelles. Les marches vibraient légèrement sous nos pas, transmettant à mes chevilles un frisson d'incertitude. L'odeur âcre du métal chauffé par le soleil se mêlait à celle, plus piquante encore, de la peinture fraîche qui recouvrait certaines pièces. Eiffel ouvrit la marche d'un pas ferme, habitué à ces hauteurs comme s'il s'était mué en gardien de sa propre tour. Je m'efforçai de suivre, tâchant de ne pas regarder en contrebas où Paris se déployait déjà en une mosaïque de zincs et de cheminées. Nous nous élevâmes ainsi jusqu'à la moitié du premier étage. Là, le vent se fit plus vif, s'insinuant entre les interstices du fer et soulevant les pans de ma veste. Je dus m'arrêter une seconde, le souffle court, tant le vertige me saisissait.

— Ce n'est rien, Monsieur Durand, lança Garnier derrière moi, d'un ton où perçait l'ironie. Il n'y a qu'à ne pas penser à ce vide. Je me raccrochai à la rambarde et repris ma marche, tâchant de fixer mon regard sur la nuque d'Eiffel. Il s'arrêta bientôt devant un espace délimité par des planches encore disjointes. Les traces d'un échafaudage brisé, tordu comme une toile d'araignée défectueuse, demeuraient visibles.